

REVUE DE
LINGUISTIQUE
FRANÇAISE
DIACHRONIQUE

4
2014

DIACHRONIQUES

GUERRE, LANGUE
ET SOCIÉTÉ

Biu – 979-10-231-0887-3



GUERRE, LANGUE
ET SOCIÉTÉ**OLIVIER SOUTET**

Présentation

HÉLÈNE BIULes traductions espagnoles de Végèce et Frontin
au xv^e siècle. Questions de lexique**SOPHIE VANDEN ABEELE-MARCHAL**Mots de guerre et guerre de mots chez Vigny : « Je m'en lave
les mains, lavez vos noms »**JOËLLE DUCOS***L'Argot de la guerre* d'Albert Dauzat, un siècle après**AVIV AMIT**La première guerre mondiale et les langues régionales
en France**GÉRARD REBER**

L'évolution de la langue militaire allemande après 1918

SAMIR BAJRIĆ & DUBRAVKA SAULAN

Le croate et le serbe entre deux terminologies militaires

RÉSUMÉS/ABSTRACTS

ISBN 978-2-84050-982-0



9 782840 509820

SODIS
F387761

12 €

<http://pups.paris-sorbonne.fr>

Diachroniques

n° 4 – 2014

Revue de linguistique française diachronique

GUERRE, LANGUE ET SOCIÉTÉ

Guerre, langue et société



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016

© Sorbonne Université Presses, 2020

isbn papier : 978-2-84050-982-0

PDF complet – 979-10-231-0886-6

TIRÉS À PART EN PDF :

Biu – 979-10-231-0887-3

Vanden Abeele-Marchal – 979-10-231-0888-0

Ducos – 979-10-231-0889-7

Amit – 979-10-231-0890-3

Reber – 979-10-231-0891-0

Bajric Saulan – 979-10-231-0892-7

Maquette initiale : Compo-Méca

Réalisation : 3d2s – Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

Présentation

Olivier Soutet

Université Paris-Sorbonne

Si, on le devine sans peine, le thème de ce quatrième numéro de *Diachroniques* a été conditionné par le centième anniversaire du début de la Grande Guerre, on constatera, à la consultation du sommaire, que seulement deux contributions lui sont directement consacrées, la décision ayant assez vite été prise d'étendre la problématique des rapports entre guerre, langue et société, et cela aussi bien dans l'espace que dans le temps. Significativement, du reste, l'ordre de ce sommaire, délibérément diachronique, place les deux contributions (d'Aviv Amit et de Joëlle Ducos) sur la guerre de 14 en position médiane, précédées de deux contributions (d'Hélène Biu et de Sophie Vanden Abeele-Marchal) portant sur les xv^e et xix^e siècles et suivies de deux autres (de Gérard Reber et Samir Bajrić et Dubravka Sualan) portant sur l'époque contemporaine.

À une exception près, la contribution d'Aviv Amit, les contributions réunies présentent d'abord un intérêt lexicologique et, peut-on même dire, terminologique, qui devrait intéresser non seulement les linguistes, lexicologues et terminologues, mais aussi des spécialistes d'histoire militaire, d'histoire politique, et même, pour l'article consacré à Vigny, d'histoire littéraire :

- lexique castillan des armes à partir des traductions espagnoles de Végèce et de Frontin (contribution d'Hélène Biu) ;
- lexique de l'armement de la France d'Ancien Régime à la fin de la période impériale chez Vigny (contribution de Sophie Vanden Abeele-Marchal) ;
- langue des Poilus (contribution de Joëlle Ducos) ;

- panorama de la langue militaire (structuration des unités, chaîne de commandement, dispositifs opérationnels) allemande depuis 1945 (contribution de Gérard Reber) ;
- lexique militaire comparé du serbe, du croate et du serbo-croate depuis l'éclatement de la deuxième Yougoslavie dans le courant des années 1990 (contribution de Samir Bajrić et de Dubravka Saulan).

Toutefois, au-delà des faits lexicaux bruts, ces articles ont une portée méthodologique, épistémologique, sociologique ou idéologique, sur laquelle nous souhaiterions insister.

La contribution d'Hélène Biu traite de problèmes traductologiques appliqués à certains termes du vocabulaire militaire latin traduit en espagnol. Les traductions visées sont celles de l'*Epitoma de re militari* de Végèce (tournant des ^{xiv}^e / ^{xv}^e siècles) et les *Stratagemata* de Frontin dans deux versions castillanes des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Elle fait apparaître des solutions différentes à un problème commun : comment rendre des termes référant à des réalités largement dépassées, en l'espèce de caractère militaire (armement, types d'unité, types de soldats, dispositifs tactiques) dans une langue qui cherche à signifier des réalités nouvelles, à un moment où se développe l'emploi de la poudre et des armes à feu ? Tandis que le traducteur de Végèce, Alonso de San Cristobal, ne répugne pas à l'emprunt et au néologisme, les traducteurs de Frontin, un anonyme castillan, un anonyme aragonais et Diego Guillén de Avila, y recourent peu ou pas, donnant la préférence à l'équivalent castillan déjà en place, fût-il approximatif, à la périphrase et au descriptif. L'étude d'Hélène Biu lui permet d'assortir ces observations tendancielle de portée générale de notices précieuses sur certains mots pour lesquels elle propose, certes avec prudence, d'intéressantes antédatations.

Deux autres contributions, également très riches en termes militaires spécialisés, présentent aussi un intérêt de nature géopolitique et sociopolitique. Il s'agit de celle de Samir Bajrić et Dubravka Saulan, d'une part, et de celle de Gérard Reber, de l'autre.

Samir Bajrić et Dubravka Saulan inscrivent leur étude dans la problématique plus générale du statut linguistique du serbo-croate. On sait que cette langue fut officiellement celle de la Yougoslavie royale (1918-1941) et de la Yougoslavie socialiste (1945-1991) avec, pour des raisons politiques, une prévalence accordée à la composante serbe, particulièrement sensible dans le lexique militaire. Or, la chute du communisme en 1991 entraîna une guerre civile entre la Yougoslavie (qui deviendra pour un temps assez court la République fédérative de Yougoslavie, réduite de fait à la Serbie et au Monténégro, laquelle éclatera elle-même pour donner naissance en 2006 à la République de Serbie et à la République du Monténégro), de laquelle s'est détachée la Croatie, et la Croatie en train de (re)naître sous la forme d'une République croate, comme telle dotée d'une armée. Dans ce domaine symboliquement très fort, la République de Croatie va s'attacher à promouvoir une terminologie militaire (grades, armes, opérations, etc.) aussi démarquée que possible de l'usage « serbo-croate ». Tandis que celui-ci fait une place privilégiée à l'emprunt, notamment de type latin, celle-là privilégie des mots d'origine slave.

L'histoire du vocabulaire militaire allemand depuis 1918, on s'en doute, a largement été, elle aussi, conditionnée par l'évolution des données géopolitiques en Europe depuis bientôt un siècle. D'abord, la « défrancisation » de ce vocabulaire, amorcée avant la Grande Guerre, s'accélère après 1918 ; ensuite et surtout, la « dénazification » du lexique et, plus encore, de la phraséologie militaire caractérise la période qui suit le Troisième Reich, même si le régime national-socialiste, loin d'être systématiquement innovant, avait largement repris des termes et expressions qui lui étaient antérieurs. Nous renvoyons, par exemple, aux lignes relatives aux termes *Oberkommando* et *Führer*, qui ne disparaissent pas mais ne survivent que dans des compositions nouvelles qui en limitent la connotation péjorative. Dans le même temps, l'insertion des forces militaires allemandes dans l'OTAN se manifeste, mais la chose est moins originale, par l'américanisation de certains termes.

Les deux contributions sur la guerre de 14 nous placent au croisement de la sociolinguistique et de l'épistémologie linguistique. L'article d'Aviv Amit s'intéresse de manière très spécifique aux progrès du standard français pendant le premier conflit mondial au détriment des parlers locaux, en l'espèce le breton, le corse et l'occitan, lesquels à la veille de 1914 sont dominants dans leurs aires respectives. La chose est si vraie qu'au début de la guerre, la pratique de l'état-major consiste à constituer des unités linguistiquement (c'est-à-dire dialectalement) homogènes, l'usage du standard ne garantissant pas une bonne compréhension des ordres par la troupe. Toutefois, cette pratique ne résiste pas aux hécatombes successives, qui imposent l'amalgame de soldats d'origine géographique et linguistique différente et, par voie de conséquence, l'usage du seul standard français. Usage que consolident vite la vie commune qui s'installe durablement dans les tranchées et l'enracinement de l'identité nationale dans la conscience des soldats. À terme rapide, ce passage d'une diglossie plus ou moins satisfaisante (par manque de maîtrise du standard français) au monolinguisme (qui voit triompher ce standard) s'étendra de la vie publique à la vie privée. Aviv Amit conclut, de manière très suggestive, sa contribution en recourant à la notion de chronotope, reprise de Mikhaïl Bakhtine. Association d'un temps et d'un lieu, le chronotope est un concept interprétatif qui permet de rapporter un processus à un mécanisme événementiel (*chronos*) concentré dans un lieu (*topos*). En l'espèce, la francisation, la période 14-18 et la tranchée.

Ainsi, la Grande Guerre a-t-elle amplifié, sinon achevé, le mouvement de systématisation du standard qu'avait engagé la politique de scolarisation quelque trente ans plus tôt.

Linguistiquement parlant, toutefois, la Grande Guerre ne signe pas seulement le triomphe du standard, elle voit aussi se développer, toujours à la faveur de la vie commune des tranchées, une « langue spécialisée », qui, très vite, va intéresser journalistes, écrivains et grammairiens et susciter nombre de publications, parmi lesquelles celle d'Albert Dauzat, de 1918,

L'Argot de la guerre, qui fournit la matière de la contribution de Joëlle Ducos. Comparé à beaucoup de publications contemporaines, le livre de Dauzat présente l'avantage de s'élever au-dessus de la simple ambition lexicographique et du seul pittoresque savoureux de telle ou telle expression. Il se fonde sur une problématisation de linguistique générale (« Qu'est-ce qu'une langue ? », « Quelle est la part de l'oral dans l'évolution d'une langue ? ») et de sociolinguistique (« Le langage est un fait social », « Quel rapport y a-t-il entre langue et argot ? ») qui conduit son auteur à s'interroger sur l'origine de *L'Argot de la guerre*, son rôle de creuset dialectal et son caractère de miroir de la conscience collective. Sous ce rapport, ce livre est de son temps, non seulement par son objet, mais par le regard qui est porté sur lui, indissociable du point de vue sociologique qui domine largement les études linguistiques au tournant des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles. C'est dire qu'il demeure, au-delà de considérations un peu personnelles, liées aux engagements de Dauzat pendant la période 14-18, un ouvrage-clef pour l'étude linguistique objective du français pendant la Grande Guerre. À ce titre, il constitue plus qu'un simple témoignage pour les linguistes et historiens qui, un siècle plus tard, continuent de s'intéresser aux conséquences (socio)linguistiques de la Grande Guerre.

La contribution de Sophie Vanden Abeele-Marchal est la seule des six à s'appuyer sur des textes littéraires, en l'espèce une bonne part des œuvres de Vigny, largement occupées par les références aux guerres de la période révolutionnaire et impériale. Sans doute ne sont-ce pas les éléments techniques, phraséologiques et rhétoriques du langage militaire qui doivent ici retenir prioritairement l'attention, même s'ils peuvent intéresser l'historien du français et si Vigny lui-même ne négligeait pas d'y accorder la plus grande importance, mais la symbolique de la guerre comme motif romanesque et enjeu anthropologique : c'est donc le mot *guerre*, bien plus que les mots ou expressions du champ sémantique de la guerre, qui devient l'objet d'étude. « Conçue, écrit Sophie Vanden Abeele-Marchal, comme un principe de déplacement, à la fois extérieur et intérieur, la guerre

chez Vigny est donc moins un enjeu de représentation que l'une des formes d'expression du dynamisme individuel et collectif, caractéristique de la modernité post-révolutionnaire, dont elle fournit un modèle d'intelligibilité. Et c'est dans le mouvement même du langage que tout se joue : le mouvement que représente la guerre n'est pas seulement, pour Vigny, ce que l'on représente et ce que l'on pense, mais ce à partir de quoi l'on pense. »

« Ce à partir de quoi l'on pense » : formule qui, si on veut bien l'entendre dans la largeur de ses significations, est d'une portée qui dépasse le point de vue du seul Vigny. À s'en tenir au seul plan linguistique, la langue des armes et de la guerre, au-delà de sa technicité, est aussi un lieu symboliquement fort où se disent les héritages revendiqués – ou refusés, les identités déchirées et les solidarités découvertes.

Les traductions espagnoles de Végèce et Frontin au xv^e siècle. Questions de lexique

Hélène Biu

Université Paris-Sorbonne

La floraison au xv^e siècle d'une abondante littérature militaire castillane à vocation didactique¹ est intimement liée à la vague de traductions qui, depuis le siècle précédent, assure la diffusion en langue vernaculaire des classiques grecs et surtout latins². Comme ailleurs en Europe et dans la péninsule Ibérique, deux traités techniques dédiés à la science militaire romaine fournissent un socle théorique et pratique incontournable pour les chefs militaires castillans, l'*Epitoma de re militari* de Végèce³ et les *Stratagemata* de Frontin. L'œuvre végétienne, dont nombre d'extraits sont déjà translétés dans les *Siete partidas* d'Alphonse X (1252-1284), est traduite intégralement sous le règne de Henri III (1390-1406), sur demande royale, par le dominicain Alfonso de San Cristóbal⁴. Avec sept manuscrits

-
1. Voir notamment Ángel Gómez Moreno, « La *militia* clásica y la caballería medieval: las lecturas de *re militari* entre Medievo y Renacimiento », *Evphrosine*, 23, 1995, p. 83-97; *id.*, « La caballería como tema en la literature medieval española: los tratados teóricos », dans *Homenaje a Pedro Sainz Rodríguez*, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1986, t. II, p. 311-323; Jesús Rodríguez Velasco, *El Debate sobre la caballería en el siglo XV*, Junta de Castilla y León, Valladolid, 1996; José-Luis Martín et Luis Serrano-Piedecasas, « Tratados de Caballería. Desafíos, justas y torneos », dans *Espacio, Tiempo y Forma*, S.III, H.^o Medieval, t. IV, 1991, p. 161-242.
 2. Le xiv^e siècle marque en effet le début de l'européisation culturelle de la péninsule Ibérique. Voir notamment Julio César Santoyo, « El siglo XIV: Traducciones y reflexiones sobre la traducción », *Livius*, 6, 1994, p. 17-34.
 3. Christopher Allmand, *The « De re militari » of Vegetius. The Reception, Transmission and Legacy of a Roman Text in the Middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.
 4. Peter Russell, « The Medieval Castilian Translation of Vegetius, *Epitoma rei militaris* de Vegecio », *Euphrosyne. Revista de filología clásica*, 29, 2001, p. 247-256; *id.*, « De nuevo sobre la traducción medieval castellana de Vegecio *Epitoma de rei militaris* [sic] », dans T. Martínez Romero et R. Recio (dir.), *Essays on Medieval Translation in the Iberian*

conservés et deux autres contenant son abrégé connu sous le titre de *El Libro de la guerra*⁵, cette version assortie de gloses sur la portée morale et spirituelle de l'autorité tardo-antique a connu une diffusion non négligeable, et c'est aussi la seule version castillane intégrale de Végèce avant la parution en 1764 de celle de Jaime de Viana⁶. Entre temps, Alfonso de Cartagena⁷ traduit les fameuses *regulae belli*, maximes générales extraites du *De re militari* qui ont circulé, en latin comme en langues vernaculaires, de façon indépendante. L'œuvre de Frontin est traduite trois fois en espagnol. À une version aragonaise connue par un seul manuscrit⁸ et dérivée de la traduction catalane achevée par Guillem Sauton entre 1350 et 1423⁹ s'ajoutent deux versions castillanes élaborées pour la famille des connétables de Castille. La première, anonyme, est conservée dans trois témoins¹⁰ dont l'un a appartenu à Pedro Fernández de Velasco, premier comte de Haro (1399-1470)¹¹; cette version est donc antérieure à 1470. La seconde, celle de Diego Guillén de Ávila¹²,

Peninsula, Castello, Creighton University, 2001, p. 325-340; Ángel Gómez Moreno, « Frontino medieval, una vez más », *Revista de Filología Española*, vol. LXX, 1/2, 1990, p. 167-171.

5. María Roca Barea, « *El Libro de la guerra*, la traducción de Vegetio por fray Alfonso de San Cristóbal y la biblioteca del Conde de Haro », *Anuario de Estudios Medievales*, 37, 2007, p. 267-304; Isabelle Scoma, *Libro de la guerra. Compendio castigliano del « De re militari » di Flavio Vegetio Renato*, Messina, Ed. Di Nicolo, 2004.
6. *Instituciones militares de Vegetio de Jaime de Viana*, éd. Antonio Blanco Freijeiro, Madrid, Ministerio de Defensa, 1988.
7. Tomás González Roldán et Pilar Saquero Suárez-Somonte, « *El Epitoma rei militaris* de Flavio Vegetio traducido al castellano en el siglo XV. Edición de los *Dichos de Séneca en el Acto de la caballería* de Alfonso de Cartagena », *Miscelánea Medieval Murciana*, 14, 1987-1988, p. 101-144.
8. Madrid, Biblioteca Nacional de España (dorénavant BnE), ms. 10198.
9. Jaume Riera i Sans, « *Catalèg d'obres en català traduïdes en castellà durant els segles XIV i XV* », dans *Segon Congrés Internacional de la Llengua Catalana*, Barcelona, s.n., 1987-1992, p. 698-709. Cette version, conservée dans un manuscrit unique (Madrid, BnE, ms. 6293) est inédite.
10. Madrid, BnE, ms. 9253, ms. 9608 et ms. 10204. Cette version a récemment été éditée: María Roca Barea, *Tratado militar de Frontino. Humanismo y caballería en el cuatrocientos castellano. Traducción del siglo XV*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2010.
11. Madrid, BnE, ms. 9608.
12. María Roca Barea, « Diego Guillén de Ávila, autor y traductor del siglo XV », *Revista de Filología Española*, 86/2, 2006, p. 373-394.

est dédiée au fils du précédent (1430-1492), mais n'a été publiée qu'en 1516¹³.

Comme leurs homologues français ou catalans, les traducteurs espagnols de Végèce et Frontin se sont heurtés à une difficulté d'ordre conceptuel et lexical liée au caractère technique de l'évocation des dispositifs militaires antiques : trouver aux lexèmes désignant des réalités spécifiquement romaines des équivalents vernaculaires alors que leur référent n'existait plus dans le monde médiéval. Ils ont ainsi été amenés à mettre en œuvre des stratégies de reconstruction, de transposition ou d'oblitération du concept romain¹⁴ qui ont contribué à informer leurs choix lexicaux, également pensés en fonction des objectifs de leurs traductions. Le rôle fondamental qu'ont joué ces procédés de traduction dans la mise en place ou l'enrichissement du lexique désignant les armes romaines en particulier et la guerre en général est bien connu pour le domaine d'oïl. On peut donc raisonnablement supposer que les traductions espagnoles de Végèce et Frontin ont joué un rôle comparable pour le lexique militaire castillan. En l'état actuel de la recherche, il est cependant délicat d'apprécier le caractère transitoire ou pérenne de leurs éventuels apports : pour la plupart inédites, ces versions ne sont guère prises en compte par les études consacrées au vocabulaire militaire médiéval.

Cette faible visibilité lexicographique n'est pas sans conséquence. À partir du xv^e siècle, en effet, l'emploi accru de la poudre et des armes à feu a eu deux conséquences

13. Diego Guillén de Ávila, *Los Cuatro libros de Sexto Julio Frontino, cónsul romano de los enxemplos, consejos e avisos de la guerra*, Salamanca, Lorenzo de Liondedei, 1 de abril de 1516. Cette version a été éditée par Ángel Gómez Moreno, Madrid, Ministerio de la Defensa, 2005.

14. Sur ces questions, les travaux de Frédéric Duval constituent des modèles d'analyse. Voir notamment Frédéric Duval, « Quels passés pour quelles traductions », dans Claudio Galderisi (dir.), *Translations médiévales. Six siècles de traductions en français (x^e-xv^e siècles). Étude et répertoire*, Brespols, Turhnout, 2001, t. I, p. 47-92 ; *id.*, « Pour la révision des mots de civilisation romaine du *Trésor de la langue française (informatisé)* », conférence présentée le 18 janvier 2006 dans le cadre du « Séminaire de méthodologie en étymologie et histoire du lexique de l'ATILF », consultable sur www.atilf.fr ; *id.*, « Les armes d'hast. De l'ancienne littérature latine au français médiéval », dans *Émergences d'une littérature militaire en français (xiii^e-xv^e siècles)*, Actes du colloque international organisé par J. Ducos et H. Biu les 17-18 octobre 2013, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque du xv^e siècle » (à paraître).

majeures : le déclin de la cavalerie au profit de l'infanterie d'une part, la nécessité de repenser des moyens défensifs et des systèmes de fortification devenus obsolètes d'autre part. Pour faire face à cette révolution militaire, tacticiens, ingénieurs et architectes ont trouvé dans les œuvres de Frontin et Végèce des développements d'une étonnante actualité tant pour la science de la fortification que pour l'organisation des corps d'infanterie, dont l'unité tactique par excellence, l'escadron, a été pensée sur le modèle des phalanges grecques et des légions romaines. Toute une littérature à caractère technique s'est ainsi nourrie des textes antiques¹⁵.

Contrairement aux traductions médiévales, ces traités modernes rédigés en castillan et diffusés par l'imprimerie ont été exploités par la recherche récente¹⁶. Il s'ensuit que certains mots signalés comme des néologismes formels ou sémantiques datables du XVI^e siècle ne sont peut-être que des attestations charnières de lexèmes ou de sens spécifiques introduits par les traducteurs médiévaux de Végèce et Frontin. La présente contribution se propose donc d'étudier les équivalents vernaculaires utilisés dans ces versions pour restituer des lexèmes du *De re militari* et des *Stratagemata* désignant des *realia* antiques, d'analyser leur fonctionnement sémantique et d'en apprécier la vitalité en synchronie et en diachronie. En l'absence d'édition critique, lorsqu'il existe plusieurs témoins manuscrits d'une même traduction, un manuscrit a été pris comme référent. Pour des raisons matérielles, ce choix est arbitraire ; il est essentiellement lié à la possibilité de consulter en ligne des témoins numérisés. Pour chaque traduction retenue, les références se font comme suit :

-
15. Marta Sánchez Orense, *La Fortificación y el arte militar en los tratados renacentistas en lengua castellana: estudio lexicológico y lexicográfico*, Salamanca, thèse, 2012, p. 23-26.
 16. María Ángeles López Vallejo, *Historia del léxico militar en el español áureo: la conquista de Granada, el conflicto hispano-italiano y las guerras de Flandes*, Granada, thèse, 2008 ; *id.*, *El Léxico militar de la fortificación en el español de los siglos XVI y XVII*, Granada, Ed. Universidad de Granada, 2013 ; Marta Sánchez Orense, *La Fortificación*, *op. cit.*

- Végèce : abréviation Veg. ; version d’Alonso de San Cristóbal, inédite (ms. de référence Santander, Biblioteca Menéndez y Pelayo, ms. 94) ;
- Frontin anonyme castillan : abréviation Front 1 (éd. de référence Roca Barea¹⁷) ;
- Frontin anonyme aragonais : abréviation Front 2, inédite (ms. de référence, Madrid, BnE, ms. 10198) ;
- Frontin de Diego Guillén de Ávila : abréviation Front 3 (éd. de référence de 1516¹⁸).

1. Les données lexicographiques

Le *De re militari* et les *Stratagemata* ont été dépouillés de façon à relever, pour chaque rubrique considérée – équipement des soldats, machines et dispositifs militaires, armes et projectiles, unités tactiques, types de soldats – quelques lexies latines dont les équivalents castillans ont été rassemblés dans les tableaux ci-dessous. Compte-tenu de son caractère historique et technique, le *De re militari* offre l’éventail lexical le plus large. Le signe Ø apparaît à chaque fois qu’une lexie latine figurant chez Végèce n’est pas employée par Frontin, et vice versa.

Tableau 1 - Désignation de l’équipement défensif des soldats

	CATAFRACTA	CRISTA	GALEA	LORICA	MANICUM	OCREA
Veg.	<i>catafrancha bacinete</i>	<i>cimera</i>	<i>capellina</i>	<i>loriga</i>	<i>braçal i guante</i>	<i>cañillera quijote / quixote</i>
Front 1	Ø	Ø	<i>capellina</i>	Ø	Ø	Ø
Front 2	Ø	Ø	<i>bacinete</i>	Ø	Ø	Ø
Front 3	Ø	Ø		Ø	Ø	Ø

Dans sa glose relative aux armes défensives (l.20), San Cristóbal ajoute les termes *pieças, fojas* et *jaques*¹⁹.

17. Voir note 10.

18. Voir note 13.

19. Glose l.20, fol. 23rb : « *armas defensivas que son para defenderselos asi como son capellinas o bacinetes e lorigas, pieças, fojas, braçales, quixotes, canilleras e guantes, jaques, e otros* ».

Tableaux 2 - Désignation des machines et dispositifs militaire

	AGGER	ARIES	CUNICULI	EXOISTRA	FALCES	MUSCULI
Veg.	<i>Amontonamiento que llaman alçase</i>	<i>carnero</i>	<i>Conejo / obras de conejos</i>	<i>exostra</i>	<i>foçes</i>	<i>musglos</i>
Front 1	<i>valladares</i>	∅	<i>minas</i>	∅	∅	∅
Front 2	<i>levadas</i>	∅	<i>cavas</i>	∅	∅	∅
Front 3	<i>arces</i>	∅	<i>mina</i>	∅	∅	∅

	ONAGER	SAMBUCA	SCORPIO	TOLLENON	TESTUDO	VINEA
Veg.	<i>onagro</i>	<i>sanbusca</i>	<i>escorpión / vallestas de mano</i>	<i>telleno</i>	<i>bóveda</i>	<i>viña</i>
Front 1	∅	∅	<i>saetas</i>	∅	<i>cobertura de cuero / manera de escudos</i>	∅
Front 2	∅	∅	<i>ballestas</i>	∅	<i>cubierta</i>	∅
Front 3	∅	∅	<i>ballestas</i>	∅	<i>manta de madera</i>	∅

Tableaux 3 - Désignation des armes et projectiles

	FALARICA	HASTAE	JACULUM	MALLEOLUS	MATTIO BARBULUS
Veg.	<i>falarico falarica</i>	<i>astas</i>	<i>dardo</i>	<i>maçuelo</i>	<i>plomada/ marçio parbules/ marçios barbulos ou non traduit</i>
Front 1	∅	<i>varas altas en manera de lanças</i>	<i>lança</i>	∅	
Front 2	∅	<i>lanças</i>	<i>dardo</i>	∅	∅
Front 3	∅	<i>lanças</i>	<i>dardo</i>	∅	∅

	MISSILIS	PILUM	PLUMBATA	SPICULA	TELUM	VERUTUM
Veg.	<i>dardo</i>	<i>dardo</i>	<i>Plomada/ dardo</i>	<i>dardos/ saetas/ otras astas</i>	<i>dardo</i>	<i>otras astas ou non traduit</i>
Front 1	∅	<i>saetas e lanças</i>	∅	<i>lanças</i>	<i>saetas e dardos</i>	∅
Front 2	∅	<i>tretas</i>	∅	<i>tretas, es asaber saetas e dardos</i>	<i>dardos e lanças</i>	∅
Front 3	∅		∅	<i>lanças</i>	<i>lanças</i>	∅

Tableau 4 - Désignation des divisions de l'armée

	CATERVA	CENTURIA	COHORS	FALANGA	MANIPULI	TURMA	TURMA EQUITUM
Veg.	<i>caterva</i>	<i>centuria</i>	<i>cohorte, corte, coorte cohorte/ o rrota/ rrota o cohorte</i>	<i>falanje</i>	<i>compaña de los de las manos</i>	<i>turba/ compaña</i>	∅
Front 1	∅	∅	<i>escua- dras/ quadrillas</i>	<i>cavalleros cavallería</i>	<i>quadrillas de los peones ou non traduit</i>	<i>quadrilla/ quadrilla pequeña/ batalla/ algunas gents</i>	<i>algunos cavalleros</i>
Front 2	∅	∅	<i>coortes cohortes</i>	<i>compa- nyas/ cavallería</i>	<i>mani- plos/los cavaleros ou non traduit</i>	<i>turma</i>	<i>compa- nyas de cavalleros</i>
Front 3	∅	∅	<i>batallas/ escuadras</i>	<i>la batalla/ los caballos los peones</i>	<i>las señas ou non traduit</i>	<i>seña</i>	<i>batalla de cavalleros/ escua- dra de cavalleros</i>

Tableau 5 - Désignation des types de soldats

	FERENTARII	JACULATORII	PRINCIPES	HASTATI	TRIARII	SAGITTARII
Veg.	<i>ferentarios / flecheros / alferes de las vanderas / alferes</i>	<i>lanceros de dardos / braçeros</i>	<i>principes</i>	<i>los de las astas / los de las astas o lanças</i>	<i>triaros / los de la tercera haz</i>	<i>sagitarios / vallesteros</i> ↓ <i>i fonderos</i>
Front 1	∅	∅	<i>los mejores e aquellos que solían estar en la abanguardia</i>	<i>cavalleros medianos / los que estaban en la batalla de medio / los de la batalla mediana</i>	<i>otros cavalleros en la reguarda</i>	↓ <i>i frecheros arqueros</i>
Front 2	∅	∅	<i>principes</i>	<i>los lanceros / los lanceros de las ordenes</i>	<i>triaros</i>	<i>vallesteros</i>
Front 3	∅	∅	<i>principales e delanteros de la batalla</i>	<i>los lanceros</i>	<i>los triarios que eran los empavesados</i>	<i>Flecheros & ballesteros</i>

2. Analyse des données

2.1. Fonctionnement sémantique et contours généraux des choix de traduction

Une seule catégorie de lexèmes latins suscite des choix lexicaux convergents de la part des quatre traducteurs, celle de l'armement offensif. Pour les armes de jet (*hasta, jaculum, pilum, plumbata, spicula, telum, verutum*), le processus de traduction induit un gauchissement de la diversité lexicale latine au profit de deux lexies à valeur générique, *dardo* et *lança*, dont la surreprésentation s'explique par une méconnaissance générale des armes antiques : faute de pouvoir se les représenter et d'en

connaître les caractéristiques, les traducteurs se contentent de les rattacher à une classe²⁰. Le générique peut cependant commuter avec un hyponyme ou lui être associé dans un doublet. Ainsi, pour traduire SPICULUM, San Cristóbal emploie indifféremment *saeta* « flèche » ou *dardo*. Ce faisant, il ne fait que suivre le système d'équivalence flou du *Catholicon* de Giovanni Balbi²¹: « *et hoc spiculum -li, telum vel sagitta vel brevis lancea vel iaculum, quia instar spice jacuitur*²² ». Pour PILUM, TELUM et SPICULUM, les traducteurs de Frontin recourent aux doublets *saetas e lanças* (II.2.3, Front 1, p. 187), *saetas e dardos* (II.5.4, Front 1, p. 202; II.3.20, Front 2, fol. 112v), *lanças e saetas* (II.3.12, Front 3, fol. 27v). Inversement, dans la traduction du *De re militari*, *dardo* peut traduire dans une même phrase *iaculum* employé en contexte au sens de flèche, mais aussi *missilis* qui peut désigner toutes sortes de projectiles²³. D'autres lexies à valeur générique apparaissent de façon marginale chez l'un ou l'autre des traducteurs. Comme alternative à *dardo*, San Cristóbal utilise *asta*, bien attesté en castillan depuis le XIII^e siècle. Ce n'est pas le cas de *tretas* (Front 2, fol. 109r; II.3.19, fol. 112v) dont l'emploi au sens de « projectile, arme de jet » n'est qu'un calque de l'intermédiaire catalan *tretes* pour restituer PILUM et SPICULUM; *treta(s)* ne semble attesté qu'à partir des années 1480, avec pour seules acceptions celles de « commerce de marchandises » et de « redevance, droit sur les marchandises²⁴ ». Le traducteur devait être suffisamment

20. Ces tendances s'observent également dans le domaine d'oïl, comme l'a remarquablement démontré Frédéric Duval, « Les armes d'hast », art. cit., à qui j'emprunte ces analyses.

21. Au chapitre 14 du livre III, San Cristóbal cite ce dictionnaire pour justifier sa traduction de *ferentarii*. Voir *infra*, p. 27.

22. Giovanni Balbi, *Catholicon seu universale vocabularium ac summa grammatica*, Paris, s.n., 1506. Balbi emprunte la définition aux *Derivationes* de Uguccio de Pise.

23. « *Admotis turribus funditores lapidibus, sagittarii iaculis, manuballistarii uel arcuballistarii sagittis, iaculatores plumbatis ac missilibus de muris submovent homines (De re militari, IV.21) → des que las torres son llegadas al muro, los fonderos con piedras i los sagitarios con dardos, los vallerteros de mano i de arco con saetas i los braçeros con plomadas i con dardos* » (fol. 84vb).

24. Dans le CORDES, les seules occurrences de *treta(s)* relevées au XV^e siècle sont précisément celles du Frontin aragonais. L'acception économique ressort du *Corpus del Nuevo Diccionario Histórico del Español (CDH)* [en ligne] <http://web.fr.es/CNDHE>, et semble attestée de 1481 à 1516, surtout au pluriel; les sens actuels de « feinte », réservé

conscient de la rareté de ce mot au sens de « projectile, arme de jet » pour éprouver le besoin d'explicitier sa deuxième occurrence par la glose *es asaber saetas e dardos*.

En dehors de ces tendances communes dans la désignation des armes de jet, l'analyse des stratégies de traduction appliquées à la désignation des machines de guerre, des unités tactiques et des types de soldats oppose le traducteur de Végèce aux traducteurs de Frontin selon une ligne de partage déterminée par leur rapport à l'emprunt : très fréquent chez le premier, rarement exploité par le traducteur aragonais et par Diego Guillén de Ávila, il n'est jamais retenu par le traducteur anonyme castillan. Un tel déséquilibre est assurément le reflet de quatre profils distincts ; il est toutefois partiellement conditionné par les caractéristiques textuelles des œuvres traduites. L'approche végétienne de la guerre étant à la fois plus technique, plus didactique et moins narrative que celle de Frontin, le *De re militari* se signale par la prolifération des descriptions. Elle est aussi plus ancrée dans l'histoire : compilateur de sources anciennes, Végèce use de dénominations qui n'ont plus cours à son époque et dont il explicite le sens par une glose définitoire ou un chronosynonyme introduit par les verbes *vocare* et *dicere*. C'est à la faveur de tels contextes méta-lexicaux que xénismes et emprunts apparaissent dans les traductions vernaculaires de Végèce, quelle que soit la langue cible²⁵. San Cristóbal n'y recourt cependant qu'avec parcimonie. Selon leur nature, en effet, les éclaircissements sémantiques apportés par Végèce déterminent chez son traducteur deux tendances opposées.

au domaine de l'escrime, et de « ruse » ne se développent qu'au xvi^e siècle. Le mot est signalé comme gallicisme par le *Diccionario de la lengua española* (DRAE). L'emploi de *tretas* au sens de « trait, projectile » est manifestement un catalanisme. D'après Antoni Maria Alcover et Francesc de Borja Moll, *Diccionari català-valencià-baleàr* (DCVB) [en ligne] www.dcvb.iec.cat, s.v. « treure », le verbe *traer / trer* est bien attesté en catalan médiéval au sens de « tirer, lancer un projectile » tout comme le substantif *treit* (*ibid.* s.v. « tret »), « action de charger une arme lançant des projectiles ; tir ».

25. Frédéric Duval, « Les armes d'hast », art. cit. ; sur la traduction catalane de Végèce par Jacme Castellà, voir Antonio I. Alomar y Canyelles, « La terminología de l'armament a la versió catalana del segle XIV de l'*Epitoma rei militaris* de Flavi Vegeci Renat », *Caplletra*, 13, 1992, p. 53-70.

La solution de facilité que constitue l'emprunt est retenue si le concept du lexème-source est éclairé par un descriptif ou une glose dans le *De re militari*. Pour les engins de guerre, par exemple, la description empruntée à Végèce suffit à autoriser l'emprunt savant pour restituer le lexème-source, *a fortiori* lorsqu'il résiste à toute tentative de transposition ou d'actualisation: EXOSTRA, SAMBUCA, TOLLENO et VINEA sont ainsi restitués par *exostra* (fol. 85ra), *sanbusca* (fol. 85ra), *telleno* (fol. 85ra) et *viña* (fol. 83ra)²⁶, alors que les machines et dispositifs dont la désignation latine repose sur une métaphore animalière appellent, à l'exception de MUSCULUS qui gêne manifestement le traducteur²⁷, une lexie patrimoniale ou un mot d'origine savante bien attesté pour désigner l'animal: ARIES > *carnero* (fol. 83ra, 85va), LUPUM > *lobo* (fol. 44ra), ONAGER > *onagro* (fol. 81va, 85rb, 85va). Trois lexies communes au *De re militari* et aux *Stratagemata* permettent d'apprécier l'altérité des choix de San Cristóbal par rapport aux traducteurs de Frontin :

- orientation étymologique conditionnée par le discours végétien chez San Cristóbal: CUNICULUS > *obra de conejo* (IV.24, fol. 80va-vb) et *conejo* (IV.24, fol. 85vb)²⁸; du côté de Frontin (III.8.1), les traducteurs optent pour une lexie courante au sens de « mines », qui gomme la métaphore animalière: *minas* (Front 1, p. 236; Front 3, fol. 43v), *cavas* (Front 2, fol. 128r). De même, SCORPIO > *escorpión* (IV.22, Veg., fol. 85rb, 85va) / I.4.1, *saetas* (Front 1, p. 159), *ballestas* (Front 2, fol. 100r; Front 3, fol. 8r);

26. VINEA n'est pas toujours traduit par San Cristóbal, comme en II.15 : « *testudines, musculos, arietes, vineas, ut appellat, turres etiam ambulatorias faciunt* → *bóvedas i carneros i andamios i instrumentos otros* » (fol. 44rb).

27. En II.15, le terme n'est pas traduit : il est englobé, comme VINEA, sous la dénomination générique « *instrumentos otros* » (voir note ci-dessous). Ailleurs (IV.13 et 16), San Cristóbal tente une adaptation de *musglo* (fol. 83ra, 83va) qui manque son objet : le mot n'est attesté qu'au sens de « muscle ».

28. Le maintien de la métaphore animalière (*connin, connil*) est fréquente dans les traductions françaises du *De re militari* ; voir le site du Centre national de Ressources textuelles et lexicales, www.cnrtl.fr, lexiques, base de civilisation romaine, sous la vedette latine *Cuniculus*.

- calque sémantique et néologisme de sens : *conejo* n'est pas attesté au sens de « mine » ; TESTUDO est traduit par *bóveda* (Veg., IV.14, fol. 83ra), qui figure dans les dictionnaires aux sens de « voûte » et « édifice », mais qui ne semble pas employé pour l'animal ou la machine de guerre. Le traducteur castillan de Frontin éclaire le sens du lexème source (II.3.15) par un descriptif reflétant une reconstruction correcte du concept romain : *cobertura de cuero a manera de escudos* (Front 1, p. 194) ; son homologue aragonais (Front 2, fol. 111v) calque le catalan *cubert* (BnE, ms. 6293, fol. 24ra) en *cubierta*, attesté en castillan médiéval aux sens d'« abri » et d'« armure » ; Ávila opte pour la transposition en *manta* (Front 3, fol. 26r), mot attesté depuis la fin du XIV^e siècle pour désigner un panneau recouvert de métal utilisé comme moyen de défense²⁹ ;
- corollairement, absence d'actualisation du concept afférant au lexème-source, qui peut aussi bien refléter une incapacité à transposer les *realia* romaines qu'une stratégie de traduction délibérée : il n'est pas à exclure que l'emploi de lexies existantes avec des sens nouveaux ou rarement attestés soit un moyen parmi d'autres, chez San Cristóbal, de souligner l'altérité romaine.

Si au contraire Végèce explicite la dénomination latine par un chronosynonyme opaque, dépourvu de référent dans le monde médiéval ou qui résiste à la transposition, le traducteur s'en tient à une lexie patrimoniale castillane. Cette tendance s'observe plus particulièrement pour les armes de jet. Les mots PILUM, SPICULUM, VERUTUM et VERICULUM ne sont pas traduits dès qu'ils apparaissent en discours comme des précisions terminologiques³⁰. De même, MATTIOBARBULUS, qui désigne en latin une arme de jet lestée de plomb, n'a pas d'héritier en

29. Francisco Gago-Jover, *Vocabulario militar castellano (siglos XIII-XV)*, Granada, Universidad de Granada, 2002, p. 245.

30. « *hastili pedem quinque semis quod pilum vocabant, nunc spiculum dicitur [...] aliud minus ferro unciarum quinque, hastili pedum trium semis, quod tunc vericulum, nunc verutum dicitur* » (II.15) > « *con su vara de çinco piés i medio [...] el otro dardo era menor que tenía el fierro de çinco onças i la vara de tres piés i medio* » (fol. 38ra).

castillan ; il est donc éliminé³¹ au profit de son chronosynonyme PLUMBATA, qui a pour continueur naturel *plomada*³². Ce choix de traduction dicté par la parenté étymologique modifie le sémantisme du cognate vernaculaire, puisqu'il désigne au Moyen Âge une masse d'armes, non une arme de jet³³.

Il s'agit moins cependant de la part de San Cristóbal de transmettre une terminologie savante et des dénominations techniques que de s'en tenir à « la vocation de la traduction, qui est transmission de sens³⁴ ». En effet, celle-ci ne pâtit pas d'un recours à l'emprunt qui reste modéré et réfléchi. L'emploi systématique de *trarios* pour désigner les triaires est favorisé par la glose végétienne associée à la lexie latine dans cinq de ses sept occurrences, traduite par la périphrase *los de la terçera haz* (fol. 22rb, 22vb, 31ra, 34va, 64va) ; l'emploi de l'emprunt seul pour restituer les deux occurrences de *trarii* non glosés par Végèce (II.16-17, fol. 38va, 38vb) n'altère donc en rien la clarté de l'énoncé. De même, l'unique occurrence de *ferentarios* (fol. 64ra) est liée à la glose *bonis jaculatoribus quos antea ferentarios nominabant* (III. 14)³⁵. Dès que la lexie *ferentarii* ne donne lieu à aucun éclaircissement sémantique chez Végèce, l'emprunt n'est pas retenu par le traducteur : du doublet *funditores et ferentarii*,

31. Deux occurrences de MATTIOBARBULUS donnent lieu à une tentative de traduction de la part de San Cristóbal, en relation avec l'explication étymologique fournie par Végèce au chapitre 17 du livre I : « *hos mattiobarbulos lovianos atque Herculianos censuerint appellandos* » > « *mandaron que estos fuesen nombrados marçio parbules* ».

32. « *Plumbatarum quoque exercitatio, quos mattiobarbulos vocant, est tradenda junioribus* » (I.17) > « *los mançebos deven usar a lançar plomadas* » (fol. 19vb) ; « *his telis scienter utebantur et fortiter, mattiobarbuli vocabantur* » (I.17) > « *sabiamente usavan d'estas plomadas* » (fol. 20ra) ; « *de his qui alacriter verutis vel mattiobarbulis, quas plumbatas nominant* » (III. 14) > « *de los que lançan las plomadas* » (Veg., fol. 64ra-rb).

33. Ce procédé de traduction est bien attesté pour le domaine d'oïl. Il est analysé de façon plus détaillée par Frédéric Duval, « Les armes d'hast », art. cit.

34. Joëlle Ducos, « Traduction et lexique scientifique : le cas des Problèmes d'Aristote traduits par Evrart de Conty », dans Charles Brucker (dir.), *Traduction et adaptation en France à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance*, Actes du colloque de l'Université de Nancy II, 23-25 mars 1995 (Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance X), Paris, Honoré Champion, p. 237-247.

35. L'identité formelle entre l'accusatif pluriel et la lexie *ferentarios* utilisée par San Cristóbal rend délicate, en contexte, l'analyse de cette dernière lexie comme emprunt. Toutefois, le fait que le nominatif pluriel *trarii* soit régulièrement restitué par *trarios* invite à voir dans *ferentarios* un emprunt plutôt qu'un xénisme.

San Cristóbal ne restitue que le premier mot, d'où *fonderos* (I.10, fol. 31ra) ; les autres occurrences de *ferentarii* sont traduites par des périphrases : *los de las vanderas que guían a los otros e flecheros* (II.10, fol. 31ra), *los de las vanderas* (II.15, fol. 38vb), *alfereces de las vanderas* (II.16, fol. 38vb), *las vanderas* (III.20, fol. 70rb), *los alféres* (III.26, fol. 75va). Certes, ces équivalents multiples gommant la spécificité romaine du lexème-source en ne retenant que certains de ses sèmes (archer et/ou porte-enseigne). Ils doivent cependant s'analyser comme le reflet d'une démarche didactique réfléchie. Au chapitre 14 du livre III, par exemple, San Cristóbal explicite le sens de l'emprunt *ferentarios* en même temps qu'il justifie par anticipation ses autres choix de traduction en s'appuyant sur le *Catholicon* de Giovanni Balbi³⁶ : « *es de saber que, segunt dize el Catolico, este vocablo ferentarios a tres significaciones, ca tomase por alferes & por fonderos & por flecheros; aquí Vegeçio creo que le toma por fonderos & por frecheros, ca todos estos pertenesçe armadura* »³⁷.

Diego Guillén de Ávila utilise peu de mots savants. Ceux qui sont déjà lexicalisés à son époque sont utilisés seuls (*centuria*, *centurión*, *legión*, etc.) ; emprunts et calques sémantiques moins courants sont intégrés à un doublet synonymique : « *por los principales o delanteros de la batalla, por los triarios que eran los empavesados & fuertes peleadores* » (II.3.16, Front 3, fol. 26v). Une telle démarche est étrangère au traducteur aragonais de Frontin : aucune périphrase ne vient éclairer le sens des rares emprunts employés (II.3.24, Front 2, *principe*, *triarios* fol. 111v), simples reflets du parti pris de traduction de son modèle catalan (*princeps*, *triaris*). Son adaptation en *maniplos* (fol. 111v) du catalan *manípols* pour le latin MANIPULI est encore plus opaque, car cette lexie semi-savante s'emploie surtout dans le domaine liturgique pour désigner le manipule, bande d'étoffe portée par

36. Giovanni Balbi, *Catholicon seu universale vocabularium*, op. cit. : « *Ferentarius a fero fers dicitur. Hic ferentarius, - tarii, .i. vexilifer vel fundibularius, vel sagittarius, quia feret arcum. Unde Ambrosius super Egsypum : sed ut solet in ferentiariorum preliis plura vulnera que neces inferebantur* ».

37. Mon manuscrit de référence omettant cette glose, la transcription proposée est celle du ms. de Salamanque, fournie par le CORDE.

les prêtres sur l'avant-bras gauche³⁸. L'anonyme castillan, enfin, est réticent à l'emprunt et lui préfère des périphrases : le latin PRINCIPES (II.3.16) est restitué par « *los mejores et aquellos que solían estar en la abanguardia* » (Front 1, p. 197), non par l'emprunt *principes* commun à San Cristóbal (Veg., fol. 31ra) et au traducteur aragonais (Front 2, fol. 111v) ; de même, il traduit TRIARII par « *otros cavalleros en la guarda* » (p. 197). À défaut de restituer tous les traits sémantiques des lexies latines, il est cohérent dans la sélection des sèmes qu'il met en avant dans sa traduction : retenant des PRINCIPES et TRIARII leur position dans les différentes lignes de batailles, il traduit HASTATI par trois périphrases distinctes, certes, mais qui insistent toutes sur la position médiane des soldats : « *cavalleros medianos* » (p. 197), « *los que estaban en la batalla de medio* » (p. 198), « *los de la batalla mediana* » (p. 202). San Cristóbal, lui, définit les triaires en relation avec leur position de combat, mais ne fait pas de même pour les hastiaires, qu'il pense à travers leurs armes.

Rapportée au corpus péninsulaire de Frontin, la traduction du *De re militari* se signale donc par trois tendances étroitement corrélées : plus grande perméabilité à l'emprunt, prédominance des termes sur les descriptifs, fréquence des néologismes de sens induits par les calques sémantiques. Même si cette césure tient en partie aux caractéristiques discursives des deux ouvrages latins, le fait que les traducteurs de Frontin adoptent des procédés communs, bien distincts de ceux de San Cristóbal, invite à replacer l'ensemble du corpus dans une perspective synchronique plus large. Les dictionnaires, le CORDE et les travaux de Francisco Gago-Jover³⁹ sont de précieux outils pour se faire une première idée de l'ancrage en synchronie des équivalents vernaculaires utilisés par les quatre traducteurs, mais ils ne permettent d'apprécier ni leur fonctionnement sémantique, ni les principes qui les sous-tendent. Un corpus secondaire a donc

38. D'après le CORDE, seul Juan Fernández Heredia utilise *maniplo* pour l'unité tactique romaine, qu'il désigne également par l'emprunt *manipulo* dans la *Gran crónica de España* (1385) ; voir également Francisco Gago-Jover, *Vocabulario militar castellano (siglos XIII-XV)*, op. cit., p. 244.

39. *Ibid.*

été constitué pour comparer directement les choix de traduction des Frontin et Végèce espagnols à ceux qu’ont employés d’autres traducteurs du ^{xv}^e siècle confrontés aux mêmes *realia* romaines. Trois œuvres comportant la translation de nombreuses lexies communes à Végèce et Frontin ont été retenues : *Los Comentarios de Gayo Julio César* de Diego López de Toledo (1493-1497) dans leur version remaniée après 1498 (Madrid, BnE, ms. 9747)⁴⁰ ; la traduction du *Ab urbe condita* de Tite-Live établie vers 1400 par le chancelier López de Áyala⁴¹ ; de façon plus marginale, celle des *Dictorum et factorum memorabilium libri novem* de Valère-Maxime, achevée en 1467 par Hugo de Urriés, et dont ne subsiste que l’édition imprimée de 1495⁴². Ces deux dernières versions présentent du reste l’intérêt d’avoir été faites à partir de modèles français⁴³ marqués par l’empreinte savante : Áyala a utilisé conjointement un manuscrit latin et la traduction de Pierre Bersuire ; Urriés, celle de Simon de Hesdin et Nicolas de Gonesse.

2.2. Vitalité des principes de traduction et des choix lexicaux au ^{xv}^e siècle

Ce qui singularise San Cristóbal par rapport aux traducteurs de Frontin se confirme dans une perspective plus large : l’emprunt ne constitue pas une solution de traduction. Même Áyala, qui

40. Le ms. 9747, que j’ai pris comme référent, correspond à la version remaniée ; voir Jenaro Costas Rodríguez et Mercedes Trascasas Casares, « Las dos traducciones de Diego López de Toledo sobre *Los Comentarios de Gayo Julio César* (Toledo, 1498 y BNM, ms. 9747). Su relación con la transmisión del texto de César en España », dans J. Costas (dir.), *Ad amicam amicissime scripta: homenaje a la profesora María José López de Áyala y Genovés*, t. II, 2005, p. 39-50.

41. Il existe une édition critique de Tite-Live (*Las Décadas de Tito Livio. Edición crítica de los libros I a III*, éd. Curt J. Wittlin, Barcelona, Puvill, 1983) à laquelle je n’ai pu accéder. J’ai donc utilisé comme référents les ms. 2252, 2253 et 2255 de la BnE, consultables en ligne.

42. Il serait intéressant de comparer cette traduction avec celle de Juan Antonio de Zamora, élaborée dans les années 1418-1421. Maîtrisant mal le latin, Zamora prit pour modèle la version catalane d’Antoni Canals, antérieure à 1395. Voir Gemma Avenoz, « Traducciones de Valerio Máximo en la Media Edad hispánica », dans Luis Charlo (dir.), *Reflexiones sobre la traducción*, Cádiz, Universidad de Cádiz, 1994, p. 167-179.

43. Les cas de traduction indirecte du latin via un intermédiaire roman sont fréquents dans la Péninsule ibérique. Voir Carlos Alvar, *Traducciones y traductores: materiales para una historia de la traducción en Castilla durante la Edad Media*, Alcalá de Henares, Centro des Estudios Cerventinos, 2010, p. 245-247.

dispose pourtant d'un modèle français très pourvoyeur de mots savants, y est réticent. Les rares exemples qu'on peut relever ici ou là dans les *Décadas* traduisent d'ailleurs sa difficulté à trouver à partir des formes françaises une lexie savante conforme aux usages graphico-phonétiques du castillan. L'emprunt *hastiés*, qui figure dans le glossaire de Bersuire comme équivalent de HASTATI, aurait appelé *hastados*; Áyala le traduit par *astíos*. De même, il ne parvient pas à restituer le français *triayre* de façon uniforme, hésitant dans un même chapitre entre *los triares*, *los triayres*, *los triaries* et *los triarios*⁴⁴. En XXXVII.39, comme Bersuire, il retient l'emprunt pour traduire PRINCIPES et TRIARII, mais adjoint un synonyme au premier, une glose au second :

Hastatorum prima signa, dein principum erant, triarii postremos claudebant (Ab urbe condita, XXXVII.39) > *les premierez banierez furent de ceulz qui portoyet les hastez, les secondez de princez, et li triayre cloyoyet les derriers* (Bersuire, BnF nouv. acq., ms. 27401, fol. 93b) / *las primeras vanderas fueron de aquellos que levavan las lanças luengas e las segundas vanderas de los principes e cabdillos, e los triares que eran las ayudas para acorrer a los de la delantera.* (Áyala, BnE, ms. 2255, fol. 159rb-159va)

Ce sont donc les tendances déjà observées chez les traducteurs de Frontin qui prévalent dans le corpus secondaire. D'une façon générale, plus le concept romain est facile à transposer, plus les traducteurs privilégient la traduction par unité lexicale, sans que cela induise un consensus sur la verbalisation, sauf pour la désignation des armes de jet et l'armement défensif. Pour d'autres champs notionnels, c'est le goût du traducteur, sa capacité à actualiser le concept romain qui conditionne la forme de l'équivalent : quelles que soient les *realia*, le traducteur de César privilégie la traduction à l'échelle du mot alors qu'Áyala est plus enclin à diluer la terminologie latine dans les périphrases et les descriptifs. Seuls quelques exemples relatifs aux unités tactiques et aux engins de guerre seront commentés ici.

44. Curt J. Wittlin, « El vocabulario militar de Pero López de Áyala en sus *Crónicas* y en su traducción de Tito Livio », *Asociación Internacional de Hispanistas*, 6, 1980, p. 808-810, ici p. 809.

Unités tactiques

PHALANGA > *fanje* (Veg., fol. 30va) n'est pas utilisé. Les traducteurs de Frontin ne le restituent pas (II.3.20) ou lui donnent un équivalent castillan non marqué (II.2.1, II.3.17) : Front 1 *cavallería* (p. 186) / *los caballeros* (p. 195) ; Front 2 *cavallería* (fol. 109r / *companyas* fol. 112r) ; Front 3 *los cavallos* (fol. 23r). López de Áyala se démarque de son modèle d'oïl en escamotant le mot savant *phalange*⁴⁵.

COHORTE > *cohorte*, *coorte*, *corte*, qui apparaît seul ou en doublet chez San Cristóbal et le traducteur aragonais de Frontin⁴⁶, est rare. Hugo de Urriés est le seul à y recourir (III. 2, p. 112a). Chez Áyala, *cohorte* figure dans la traduction du glossaire de Bersuire, mais n'apparaît plus ensuite. Il lui préfère par exemple *tropel* (XXII.5, BnE, ms. 2253, fol. 36vb) et *rrota* (XXVI.5, fol. 155vb). Les autres traducteurs actualisent le sens du terme latin en le restituant par *capitanías*⁴⁷ (*Comentarios*, II.25, fol. 32r ; VII.42, fol. 98v ; VII.44, fol. 99r), *quadrillas*⁴⁸ (Front 1, p. 167) et *escuadras*⁴⁹ (Front 1, p. 196 ; Front 3, fol. 28v⁵⁰).

45. Bersuire traduit « *incommoda maxime phalangi Macedonum* » (*Ab urbe condita*, XXXI.39) par « mal convenables par la phalange ou par la bataille des Macedoniens » (CNRTL), ce qu'Áyala restitue par « [*mal*] *convenible para pelear* » (BnE, ms. 2255, fol. 24ra-rb). De même, « *et cohortes in vicem cum signis quae cuneum Macedonum – Phalangem ipsi vocant* » (*Ab urbe condita*, XXXII.17) n'est pas traduit par Áyala (Livio, ms. 2255, fol. 40vb).

46. *Cohorte* (Veg., fol. 32vb, 33ra), *corte* (Veg., fol. 33ra), *coorte* (Front 2, fol. 103ra, 112v) ; *cohorte* o *rrota* (Veg., fol. 32vb, 4 occ. fol. 33rb), *rrota* o *cohorte* (Veg., fol. 33ra, 34va).

47. Lexie dérivée du catalanisme *capitán*. Première attestation vers 1295 dans la *Gran conquista de Ultramar* (CORDE).

48. *Quadrilla* est documenté avec une acception militaire à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle, mais son emploi n'est fréquent qu'à partir du XV^e siècle (CORDE) ; voir aussi María Ángeles López Vallejo, *El léxico militar, op. cit.*, p. 587. Francisco Gago-Jover (p. 141) définit *cuadrilla* comme une « *Reunión de personas para el desempeño de algunos oficios o para ciertos fines* », ce qui ne rend pas compte du sens spécifiquement militaire de la lexie dans le passage de la *Conjuración de Catalina* (1440-1460) qu'il cite, où *cuadrilla* traduit *numeri* au sens de « contingent » ou « corps de troupe ».

49. Emprunt à l'italien attesté à partir du XV^e siècle pour désigner la plus petite unité tactique de l'armée, notamment dans l'infanterie. En castillan, la première documentation de *escuadra*, datée de 1430, se trouve chez le Marquis de Santillane (CORDE). Nebrija, dans le *Dictionarium hispano-latinum* (1495) en fait l'équivalent du latin COHORS. Voir María Ángeles López Vallejo, *El Léxico militar, op. cit.*, p. 697-699.

50. Diego Guillén de Toledo utilise également *batalla* (II.3.16, fol. 26v).

MANIPULUS > *los de las manos* (Veg., fol. 37r) et *maniplos* (Front 2) ne sont pas employés : non traduit par l’anonyme de Frontin (Front 1), le mot latin admet pour équivalent *rrota* chez Áyala (XXII.5, fol. 36vb) alors que Bersuire utilise l’emprunt *manipule*⁵¹; *seña* chez Guillén de Toledo (Front 3, fol. 26v); *banderas*⁵² (II.25, fol. 32r), *escuadras* (VI.34, fol. 95v) ou *esquadras y vanderas* (VII.40, fol. 98r) dans la traduction de César. Seul Urriés se distingue par une traduction alambiquée qui traduit peut-être une mauvaise compréhension de son modèle d’où : *los aparejos de toda su hueste* (éd. 1495, fol. 114va).

Machines de guerre et systèmes défensifs

Parmi les mots latins sélectionnés, deux seulement apparaissent chez Valère-Maxime. *Cuniculis latebris* (*Dictorum*, VI.8.2) est restitué par *por baxo de tierra* (*Hechos*, éd. 1495, fol. 96rb) par Urriés ; FALX n’est pas traduit par la lexie patrimoniale *hoz / foz*, mais par son doublet savant *falz* (fol. 171rb). La seule occurrence de TESTUDO désigne l’animal, non la machine, et appelle chez Urriés le doublet *un galápago o caragol marino*, non la lexie *bóveda* utilisée par San Cristóbal.

Chez les autres traducteurs, aucun des équivalents de San Cristóbal n’est employé, pas même les métaphores animalières. López de Toledo s’en tient généralement à une unité lexicale ou à un syntagme nominal emportant une actualisation du mot latin employé par César :

- CUNICULUS > *minas* (Madrid, BnE, ms. 9747, fol. 108v) ;
- FALCES > *hoçes de guerrear* (fol. 108v), *hoçes de combatir* (fol. 132r) ;

51. De même : « *itaque turmatim equites, in vicem manipulos levis armaturae aequatum ire* » (*Ab urbe condita*, XXXI.42) → « *Li chevaucheur par turmez et li manipule combiné et conjoyn t alasset habergier leur chevas* » (Bersuire, Paris, BnF nouv. acq., fr 27401, fol. 14c ; source : CNRTL) → « *ellos armados e llevavan sus cavallos al agua con buenas alvardas* » (Áyala, BnE, ms. 2255, fol. 25vb).

52. La première documentation de *bandera* au sens d’unité militaire rassemblant des soldats servant sous la même enseigne apparaît dans *La Gran Crónica de España* de Juan Hernández de Heredia (CORDE). Cet emploi métonymique développé à partir du sens premier d’étendard n’est pas enregistré par Francisco Gago-Jover, *Vocabulario militar castellano (siglos XIII-XV)*, op. cit., p. 68-69.

- VINEA > *vanco pinjado*⁵³ (fol. 27v) ;
- MUSCULUS > *vanco pinjado* (fol. 27v) ;
- SCORPIO > *rallón* (fol. 109v), attesté de 1397 à 1650 pour désigner une arme blanche terminée par une lame transversale effilée, lancée par arbalète⁵⁴. Cet équivalent tient probablement, comme *saeta* (Front 1, p. 159) à une synecdoque particularisante⁵⁵ ;
- TESTUDO > *manta* (fol. 25v), équivalent également utilisé par Diego Guillén de Toledo (Front 3, fol. 26r).

Áyala, hormis pour CUNICULUM (AGERE), traduit par *minas* (BnE, ms. 2255, fol. 10va, 28rb), *cava como mina* (*fazer*) (fol. 176ra), *minar* (fol. 176ra), ne traduit pas la terminologie romaine ou la dilue à travers :

- des génériques : VINEA « *opera ac vineae* » (*Ab urbe condita*, XXI.7) > « *las bastidas e los ingenios* » (Madrid, BnE, ms. 2253, fol. 5ra) ; ARIES, TOLLENO « *in arietes tollenonibus libramenta plumbi aut saxorum stipitesve robustos incutiebant* » (*Ab urbe condita*, XXXVIII.5) > « *tiravan muchas piedras con artifiçios e otras armas contra les enemigos* » (ms. 2255, fol. 175ra) ; ARIES « *arietibus muros quatiebat* » (*Ab urbe condita*, XXXVIII.5) > « *ally pusó ingenios* » (ms. 2255, fol. 175ra).
- des périphrases et des descriptifs : VINEA « *cuniculum occultum vineis ante contecto loco agere instituit* » (*Ab urbe*

53. *Vanco pinjado*, qui n'apparaît pas dans *ibid.*, p. 68, est enregistré par le *Diccionario de la lengua española* (DRAE) qui le définit comme une machine de guerre faite d'un solide assemblage de madriers, au toit difficilement inflammable, sous laquelle on transportait le bélier. D'après le *Corpus diacrónico del español* (CNDHE), cette dénomination est régulièrement employée au xv^e siècle. La plus ancienne attestation que j'ai relevée date de 1477 (Fernando Mejía, *Libro intitulado nobiliario vero*). Le syntagme est associé à *mantas* et à *gruas* (*Crónica incompleta de los Reyes Católicos*, 1469-1476), à *gatas* et *manteletas* (Jerónimo Zurita, *Anales de la Corona de Aragón*, 1562, s.l.n.d.).

54. *Nuevo diccionario historico del español* (désormais NDHE), www.rae.es, s.v. *Rallón*. Lexie non enregistrée par Francisco Gago-Jover, *Vocabulario militar castellano (siglos XIII-XV)*, *op. cit.*

55. D'après le NDHE, s.v. « *Escorpión* », SCORPIO pouvait aussi bien désigner dans le monde antique une machine de guerre lançant de grosses pierres, également appelée ONAGER, qu'une catapulte lançant des flèches de petite taille. Par synecdoque, l'emprunt *escorpión* est utilisé par le traducteur du *De proprietatibus rerum* avec le sens de « petite flèche » (1494).

condita, XXXII.6) > « *ordenó que minassen los muros que façían primero unos instrumentos de madera los quales las gentes sse ponían* » (ms. 2255, fol. 176ra) ; ARIES, TESTUDO, VINEA « *Romanus testudinibus et vinei et ariete* » (*Ab urbe condita*, XXXI.46) > « *los romanos combatían con petrechos de manera de engenos cobiertos e otros tales instrumentos* » (ms. 2255, fol. 28rb)⁵⁶.

- des traductions indirectes: ARIES « *postquam parte muri arietibus decussa* » (*Ab urbe condita*, XXXII.3) > « *por los portillos de los muros que estaban derribados* » (ms. 2255, fol. 40rb) qui substitue à la dénomination de l'engin le résultat de son emploi, *portillo* désignant une brèche ouverte dans une muraille⁵⁷ ; TESTUDO⁵⁸ « *postquam signa ferri ac testudine succedi ad portam* » (*Ab urbe condita*, XXXI.40) > « *desque vieron las banderas cerça de los muros e los enemigos* » (fol. 24va), la traduction par *enemigos* correspondant peut-être à la compréhension de « tortue » au sens de la formation de combat.

Il n'y a pas de consensus sur les équivalents employés, mais une tendance de fond se dégage : les traducteurs s'appliquent généralement à exploiter les potentialités lexicales du castillan, « *usando del comun hablar* » préconisé par Enrique de Villena⁵⁹. L'analyse des prologues indique qu'il s'agit d'une stratégie délibérée. Áyala souhaite que son Tite-Live soit lu devant le roi

56. Cet exemple illustre le recul de Áyala par rapport aux modèles latins et français. Les équivalents de Bersuire (*voultez, vignez, moutons*), qui rappellent ceux de San Cristóbal (*bóveda, viña, carnero*), sont éliminés : « *li Romayn assalloyet a chatez, a voutez, a vignez et a moutons* » (Paris, BnF, nouv. acq., fr 27401, fol. 16a, source : CNRTL).

57. Francisco Gago-Jover, *Vocabulario militar castellano (siglos XIII-XV)*, op. cit., p. 287, n° 2.

58. Pour la « tortue » comprise comme formation de combat, Áyala adopte une traduction proche de celle de Bersuire : « *velut in constructam densitate Romani* » (*Ab urbe condita*, XXXII.17) > « *et si eussent fet aucí comme une vouste de taagez et d'escuz* » (Bersuire) > « *tenían une muy grande batalla espesa de muchos escudos e de muchas tarjas* » (Madrid, BnE, ms. 2255, fol. 40vb). Le français *vouste* n'est cependant pas traduit par son correspondant castillan *bóveda*.

59. Villena indique qu'il a traduit *Les Douze travaux d'Hercule* « *usando del comun hablar e fuyendo o apartando siquiera esquivando quanto pudo de los intricados e menos entendidos por legos vocablos, a fin que a muchos podiese aprovechar e comunicarse* » ; cité par Julio César Santoyo, *Teoría y crítica de la traducción. Antología*, Barcelona, Universitat autònoma de Barcelona, 1987, p. 31.

Henri III pour que les seigneurs castillans puissent l'entendre et s'instruire⁶⁰ ; Urriés conçoit sa version de Valère-Maxime comme un *singular beneficio* pour son pays⁶¹, et López de Toledo voit dans la traduction de César un outil au service du bien public : « *Asi yo pospuse la fatiga propia al provecho del bien publico & saque este libro del latin en el mas claro & llano romance que pude*⁶² ». Si dans les faits les premières attestations d'une poignée d'emprunts apparaissent dans les traductions du Frontin aragonais, d'Áyala ou de San Cristóbal, il n'y a pas de volonté affichée de doter le castillan d'une terminologie savante désignant les *realia* militaires de l'Antiquité romaine. Par sa plasticité, ce *llano romance* n'en a pas moins contribué à enrichir le vocabulaire militaire espagnol.

3. Éléments pour une mise à jour des données lexicographiques

L'étude de María Lopez Vallejo consacrée au lexique militaire du Siècle d'Or intègre la plupart des emprunts employés par San Cristóbal. Trois sont de premières attestations absolues (*falanje*, *falárica*, *ferentario*, *triaro*) que l'auteur date de 1454, année marquant le début du règne de Henri IV, longtemps considéré comme le dédicataire de San Cristóbal. Il faudrait remonter ces premières attestations à 1406 *terminus ad quem*, puisqu'il est aujourd'hui admis que le Végèce était destiné à Henri III, et ajouter *caterva* au nombre des apports de San Cristóbal. *Centuria*, *centurión*, *cohorte*, *decurión*, *escorpión*, *tribuno* sont des attestations secondaires, leur première documentation apparaissant généralement chez Juan Fernández de Heredia (fin du ^{xiv}e siècle), qui introduit également *sambuca*⁶³, non enregistré par Lopez Vallejo. S'ils ont connu un regain d'emploi au ^{xvi}e siècle à travers des ouvrages de poliorcétique inspirés des classiques latins, ces emprunts survivent avant tout comme termes historiques, avec une vitalité très variable dans

60. Curt J. Wittlin, « El vocabulario militar de Pero López de Áyala », art. cit., p. 808.

61. María Roca Barea, « Diego Guillén de Ávila », art. cit., p. 388.

62. *Ibid.*, p. 389.

63. Voir NDHE, DRAE, s.v. *Sambuca*.

le diasystème : la dénomination des unités tactiques est mieux intégrée en langue que des termes très techniques comme *falárica*, *sambuca* ou *ferentario*, qui fonctionnent comme des signes translinguistiques⁶⁴. D'autres n'ont pas dépassé le xv^e siècle, tels *viña*⁶⁵ chez San Cristóbal et *turma*⁶⁶ dans le Frontin aragonais. Les apports pérennes des traducteurs concernent donc plutôt des emprunts qui ne désignent pas spécifiquement des *realia* antiques et des lexies patrimoniales qu'ils ont dotées de sens secondaires spécifiques, même si l'on relève çà et là l'introduction de mots nouveaux. La poignée d'exemples figurant ci-dessous n'est qu'une illustration très partielle de ces apports ; les antédations proposées sont à manier avec précaution : une première attestation, surtout lorsqu'elle apparaît dans une traduction, ne coïncide pas nécessairement avec l'usage en langue. Sauf précision contraire, les mots retenus ont connu une vitalité régulière et figurent dans le *Diccionario de la lengua española (DRAE)* ; les attestations secondaires ne sont donc pas précisées, sauf si elles sont fournies par les traductions étudiées.

3.1. Première attestation absolue

bestión [trad. AGGEREM ou TURREM?] López de Toledo, *Comentarios de Cayo Julio César* (BnE, ms. 9747) : « *aggere jacto turribusque constitutis* » > « *hizieron bestiones y torres* » (fol. 27v) ; « *aggerem cuniculis substrahebant* » > « *hazían minas por donde salian a derrotar y desbaratar los bestiones que los nuestros hazían* » (fol. 108v). En contexte, *bestión* semble désigner une levée de terre défensive. Au xvi^e siècle le terme peut désigner tout type d'ouvrage défensif, dépendant d'une forteresse, dont la principale caractéristique est sa hauteur⁶⁷ ;

64. Voir Frédéric Duval, « Pour la révision des mots de civilisation », art. cit., qui propose des analyses aussi nuancées qu'éclairantes sur le statut des mots de civilisation.

65. Francisco Gago-Jover, *Vocabulario militar castellano (siglos XIII-XV)*, op. cit., p. 356, cite notamment la *Guerra de Jugurtha* (1440-1460). Je n'ai relevé dans le CORDE aucune attestation postérieure à 1490 (Alonso de Palencia, *Universal vocabulario* : « *la viña militar que es manta un petrecho* »).

66. Attesté au xiii^e siècle, *turma* est peu employé au sens de « troupe » (la *Peregrinatio in Terram Sanctam*, le *Vocabulario eclesiástico et le Libro de Albeitería*).

67. Marta Sánchez Orense, *La Fortificación*, op. cit., p. 306.

ce sens n'est plus enregistré par le *DRAE*, qui ne retient que l'ouvrage défensif de forme pentagonale. López Vallejo⁶⁸ situe la première attestation de *bastión / bestión* dans la *Soldadesca* de Torres (1517), ce qui permet une antédation d'une dizaine d'années par rapport au *DECH* (*bastión* 1526; *bestión* 1536). Antédation proposée : 1492-1497.

defensivo, -a adj. « qui sert à assurer sa défense » San Cristóbal, *Libro de caballería* (Santander, Bibl. Menéndez y Pelayo, ms. 94) : « *armas defensivas que son para defenderselos asi come son capellinas o bacinetes e lorigas, pieças, fojas, braçales, quixotes, canilleras e guantes, jaques, e otros* » (fol. 23ra). Le *DECH* date l'apparition du lexème aux alentours de 1440. Antédation proposée : 1406 *term. ad quem*.

cimera [trad. CRISTA] « tout ornement placé sur le cimier du casque » San Cristóbal, *Libro de caballería* (Santander, Bibl. Menéndez y Pelayo, ms. 94) : « *transversis cassidum cristis* » > « *se levasen las cimesas sobre las capellinas al través* » (ll.13, fol. 38ra). Les premières documentations fournies par le *CORDE* et le *DECH* datent de la seconde moitié du xv^e siècle. Antédation proposée : 1406 *term. ad quem*.

3.2. Première attestation d'un sens secondaire spécifiquement militaire

arce [trad. AGGER] « levée de terre pour fortifier un camp » Guillén de Ávila, *Frontino* (éd. 1516) : « *fossam pariter et aggerem instituit* » > « *ordenó cavas e arces* » (lll.7.4, fol. 43v). Plus rare que *arcén* qui apparaît au xvi^e siècle avec le même sens, *arce* est défini par le dictionnaire de l'Académie comme un ouvrage de fortification comparable à une tranchée. Antédation proposée : avant 1492.

[*bandera*] *vandera* s.f. [trad. FERENTARIUS] « soldat porte-enseigne » San Cristóbal, *Libro de caballería* (Santander, Bibl. Menéndez y Pelayo, ms. 94) : « *las vanderas* » (fol. 70rb). D'après le *CORDE*, première documentation dans la *Crónica de Juan II* (1406-1411). Antédation proposée : 1406 *term. ad quem*.

68. María Ángeles López Vallejo, *Historia del lexico militar, op. cit.*, p. 390-391.

brazal « partie de l'armure qui couvre le bras » San Cristóbal, *Libro de caballería* (Santander, Bibl. Menéndez y Pelayo, ms. 94, fol. 23rb). Le sens de « anse, poignée du bouclier » est attesté depuis le XIII^e siècle. Lopez Vallejo relève une première attestation du mot pour désigner la pièce d'armure en 1406-1411. Antédattation proposée : 1406 *term. ad quem*.

mina s.f. [trad. CUNICULUS] « galerie souterraine creusée sous un ouvrage pour en saper les fondations » López de Áyala, *Décadas* (BnE, ms. 2255) : « *una cava como mina, mina* » (fol. 176ra). Lexie signalée comme rare jusqu'à la fin du XV^e siècle par le DECH. D'après le CORDE, la première attestation de ce sens spécifique se trouve chez Nebrija (1495) : « *mina, soterraña cueva. lat. cuniculus.i* ». Antédattation proposée : *ca* 1400. Attestations secondaires : avant 1470, *Frontino* (éd. Roca Barea, p. 236) ; avant 1492, Guillén de Ávila, *Frontino* (éd. 1516, fol. 43v).

minarv. tr. [trad. CUNICULUM AGERE] « action de creuser une galerie sous un ouvrage pour en saper les fondations » López de Áyala, *Décadas* (BnE, ms. 2255) : « *cuniculum occultum [...] agere instituit* » > « *ordenó que minassen los muros* » (fol. 176ra). Le DECH, signale une première attestation chez Nebrija (1495). Antédattation proposée : *ca* 1400.

minado adj. [trad. SUBRUPTUS] « qui subit une action de sape », trad. anonyme cast., *Stratagematon*, éd. Roca Barea : « *quia subruptos se existimarant* » > « *por temor de ser minados* » (p. 236) ; trad. anonyme arag. *Strategematon* (BnE, ms. 10198) : « *estimantes ser minados* » (fol. 128r). D'après le DECH et le CORDE, la première attestation de ce sens spécifique apparaît chez Nebrija (1495) : « *minar. lat. cuniculos ago vel fodio* ». Antédattation proposée : avant 1470.

onagro s.m. [trad. ONAGER] « machine fixe ou mobile lançant de grosses pierres » San Cristóbal, *Libro de caballería* (Santander, Bibl. Menéndez y Pelayo, ms. 94, fol. 81va, 85rb). Antédattation proposée : 1406 *term. ad quem*. Attestation secondaire : 1596, Mosquera, *Comentario de la disciplina milita*⁶⁹. Avec ce sens

69. Marta Sánchez Orense, *La Fortificación, op. cit.*, s.v. Onagro.

spécifique, le mot n'a pas connu de réelle vitalité, mais est enregistré le DRAE.

[*vaivén*], *vayven* [trad. ARIES] « machine destinée à ouvrir une brèche dans la muraille grâce à un mouvement de percussion exercé d'arrière en avant par une poutre ; celle-ci est renforcée à son extrémité d'une pièce de métal représentant souvent une tête de bélier » López de Áyala (BnE, ms. 2255, fol. 175ra) : « *arietibus muros quatiebat* » > « *fería los muros con unas maderas ferradas que sson dichas vayven* ». Le mot n'est pas enregistré par Gago-Jover. Il survit comme terme historique et figure à ce titre dans le DRAE. D'après Lopez Vallejo⁷⁰, la première documentation de *vaivén* au sens de bélier est fournie par la *Silva* de Fernando Mejía (1540-1545) : « *los arietes (que pienso ser los que agora llaman bayvenes* ». Antédation proposé : ca 1400 ; Attestation charnière Nebrija (1495) : « *por dar vaiven o topetar. lat. arieto, as* » (CORDE).

3.3. Attestations charnières non répertoriées

carnero s.m. [trad. ARIES] « machine destinée à ouvrir une brèche dans la muraille grâce à un mouvement de percussion exercé d'arrière en avant par une poutre renforcée à son extrémité d'une pièce de métal représentant souvent une tête de bélier ». Première attestation au XIII^e siècle. Attestations charnières : San Cristóbal, *Libro de caballería* (Santander, Bibl. Menéndez y Pelayo, ms. 94, fol. 83ra, 85va) 1406 *term. ad quem* ; 1590, Álaba, *Perfecto capitán*. Bien que rare, ce sens spécifique est encore enregistré par le DRAE.

[*escuadrón*] *esquadron* [trad. LEGIONEM CONSTITUERE] « troupe, unité tactique ». Probable italianisme dont la première attestation date de 1454⁷¹. Attestation charnière : López de Toledo, *Comentarios de Cayo Julio César* : « *ordenó sus legiones en sus esquadrones* » (BnE, ms. 9747, fol. 207r), 1492-1497.

palizada s.f. [trad. VALLUM] « ouvrage défensif constitué par un assemblage de pieux fichés dans la terre ». Attesté depuis

70. María Ángeles López Vallejo, *Historia del lexico militar, op. cit.*, p. 1208.

71. *Ibid.*, p. 699.

1475, enregistré par Nebrija et Palencia, le mot est également utilisé par López de Toledo, *Comentarios de Cayo Julio César* (BnE, ms. 9747, VII.78, fol. 131v), 1492-1497.

L'absence de consensus dans les choix lexicaux indique qu'il n'existe pas de terminologie dans la désignation des armes et dispositifs militaires romains. Les traducteurs s'en tiennent généralement à des lexies peu marquées qui lissent la spécificité romaine. Une situation socio-linguistique peu favorable à l'emprunt savant, une Antiquité davantage perçue en termes de proximité que d'éloignement⁷², le souci d'être compris du plus grand nombre sont autant de paramètres qui peuvent expliquer le défaut de créativité lexicale chez les traducteurs. Dans une perspective plus large, il faut peut-être aussi la rapporter à la lecture même des histoires romaines. Philippe Richardot l'a souligné, si Végèce a continué d'être lu à l'époque moderne en dépit de la révolution militaire du xvi^e siècle et d'un emploi accru des armes à feu qui a rendu obsolètes nombre de ses développements sur le génie, c'est parce que les apports du *De re militari* résident avant tout dans la diffusion d'un modèle romain idéalisé, caractérisé par l'ordre, la discipline et le courage⁷³. Ce sont ces clés d'invincibilité que les acteurs de la guerre sont allés chercher dans la lecture de Végèce, de Frontin, et des histoires romaines.

72. Tous les travaux de Frédéric Duval cités abordent de façon nuancée ce problème anthropologique.

73. Philippe Richardot, *Végèce et la culture militaire au Moyen Âge*, Paris, Economica, 1998, p. 165.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT (Université de Tel Aviv)
Françoise BERLAN (Université Paris-Sorbonne)
Mireille HUCHON (Université Paris-Sorbonne)
Peter KOCH (Universität Tübingen)
Anthony LODGE (Saint Andrews University)
Christiane MARCHELLO-NIZIA (École Normale Supérieure-LSH, Lyon)
Robert MARTIN (Université Paris-Sorbonne/Académie des inscriptions
et belles-lettres)
Georges MOLINIÉ (Université Paris-Sorbonne)
Claude MULLER (Université Bordeaux 3)
Laurence ROSIER (Université Libre de Bruxelles)
Gilles ROUSSINEAU (Université Paris-Sorbonne)
Claude THOMASSET (Université Paris-Sorbonne)

COMITÉ DE RÉDACTION

Claire BADIOU-MONFERRAN (Université Paris-Sorbonne)
Michel BANNIARD (Université Toulouse 2-Le Mirail)
Annie BERTIN (Université Paris 10-Nanterre)
Claude BURIDANT (Université Strasbourg 2)
Maria COLOMBO-TIMELLI (Université degli Studi di Milano)
Bernard COMBETTES (Université Nancy 2)
Frédéric DUVAL (Université de Metz)
Pierre-Yves DUFÉU (Université Aix-Marseille 3)
Amalia RODRIGUEZ-SOMOLINOS (Universidad Complutense de Madrid)
Philippe SELOSSE (Université Lyon 2)
Christine SILVI (Université Paris-Sorbonne)
André THIBAUT (Université Paris-Sorbonne)

COMITÉ ÉDITORIAL

Olivier SOUTET (Université Paris-Sorbonne), Directeur de
la publication
Joëlle DUCOS (Université Paris-Sorbonne-EPHE), Trésorière
Stéphane MARCOTTE (Université Paris-Sorbonne), Secrétaire de
rédaction
Thierry PONCHON (Université de Reims Champagne-Ardenne), Secrétaire
de rédaction
Antoine GAUTIER (Université Paris-Sorbonne), Diffusion de la revue

Table des matières

Présentation	
Olivier SOUTET	7
Les traductions espagnoles de Végèce et Frontin au xv ^e siècle.	
Questions de lexique	
Hélène BIU	13
Mots de guerre et guerre de mots chez Vigny :	
« Je m'en lave les mains, lavez vos noms »	
Sophie VANDEN ABEELE-MARCHAL	41
<i>L'Argot de la guerre</i> d'Albert Dauzat, un siècle après	
Joëlle DUCOS	63
La première guerre mondiale et les langues régionales en France	
Aviv AMIT	89
L'évolution de la langue militaire allemande après 1918	
Gérard REBER	107
Le croate et le serbe entre deux terminologies militaires	
Samir BAJRIĆ et Dubravka SAULAN	125
Résumés / Abstracts	143

